

ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-JOSEPH
DE PÉRIGUEUX

NOTICE

SUR

M. ALBERT BERTOLETTI

(1853-1935)

PAR M. LE CHANOINE MATHET

Ancien Supérieur du Collège

PARUE DANS L'ANNUAIRE DE 1935

AVEC LA SIMILIGRAVURE DU PORTRAIT

PRINT PAR

BERNARD BERTOLETTI

ET APPARTENANT

AU MUSÉE DU PÉRIGORD

PÉRIGUEUX
IMPRIMERIE CASSARD

1935

Z
99

Bertoletti

ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-JOSEPH
DE PÉRIGUEUX

NOTICE
SUR
M. ALBERT BERTOLETTI

(1853-1935)

PAR M. LE CHANOINE MATHET
Ancien Supérieur du Collège

PARUE DANS L'ANNUAIRE DE 1935

AVEC LA SIMILIGRAVURE DU PORTRAIT
PEINT PAR
BERNARD BERTOLETTI
ET APPARTENANT
AU MUSÉE DU PÉRIGORD

PZ 199

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

PÉRIGUEUX
IMPRIMERIE CASSARD

1935

E.P.
PZ 199
C 1357036

M. BERTOLETTI



Le chapitre de nos nécrologies semblait clos quand, à la veille de la réunion annuelle de l'Association amicale, il faut le rouvrir. Et nous le rouvrons pour saluer une des personnalités les plus populaires, les plus respectées, les plus aimées du cher collège, et qui remontait à la première heure de sa fondation.

M. Bertoletti, qui vient de mourir le 3 avril 1933, y était arrivé dès 1879, à 26 ans, pour y enseigner le dessin. Il ne s'en éloignera plus. Il y restera plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1931. Installé tout au bas du grand jardin, dans une miniature de

cottage, il était une des figures les plus familières et les plus habituées de la maison. Quand ses forces le trahirent et que, sans avoir peut-être jamais manqué une seule de ses leçons, brusquement, un jour, il constata qu'il ne pouvait plus, en 10 minutes, franchir la distance et la dure montée de Saint-Joseph, depuis le fin fond de la rue des Barris, où il avait trouvé un gîte après la disparition de la maisonnette du début, alors douloureusement il dut se résigner à la triste réalité. Ce fut un crève-cœur pour lui, et un profond chagrin pour tous, à la pensée que se terminait ainsi une très simple et très belle carrière, une très noble vie, sans grand éclat, mais d'une pureté de lignes, d'une rectitude de chemin, d'une activité paisible, d'une fidélité au devoir incomparables et, à la réflexion, émouvantes.

Pierre-Eugène-Albert Bertoletti nous était venu de cette région de la haute Italie, où, comme en Savoie, on parlait couramment français. Le Piémont, la Savoie, ces pays si proches de nous, d'en deçà et d'au delà des Alpes, qui longtemps ne nous séparèrent que matériellement, gardaient avec la France des relations et des commerces d'âme qui nous les faisaient plus que fraternels. M. Bertoletti, un vrai latin, portait tout cela déjà dans sa nature et ses instincts les plus élevés. Il se sentait français avant que de devenir officiellement. Quels furent les motifs déterminants qui, vers la vingtième année, le décidèrent à passer la frontière et le conduisirent dans notre Périgord ? Cela se perd dans la nuit des temps.

Il était né, le 24 août 1853, au *Pian della Valle* — c'était le nom de la vieille demeure et de sa grand'mère maternelle, la dame Dominique della Valle — près du village de Civasco, dans la province de Novare, non loin de Brescia. C'est là qu'il avait reçu ces goûts artistiques, si communs dans sa première patrie, d'un prêtre qui lui fut comme un second père, en l'instruisant aux choses de l'art, dom Calderini. Il avait de la race, comptant parmi ses ancêtres un général, Antoine Bertoletti, dont le nom est gravé sous l'Arc de Triomphe, qui combattit dans les armées napoléoniennes en Espagne, sous le maréchal Suchet ; une Marie Bertoletti qui fut une des douze premières compagnes de sainte Angèle de Merici, fondatrice des Ursulines ; un luthier fameux, Gérard Bertoletti ou Gérard de Salò, dont les armoiries parlantes avaient pour devise : *unus Dominus, una fides, unum baptisma*.

Son air distingué, sa culture générale, ses connaissances théoriques et pratiques aux choses dont il apportait le bienfait chez nous, le firent vite remarquer quand il y aborda. Un document, entre tant d'autres, pour établir que, de ces coins alpestres, il ne sort pas seulement ces si gracieux, quoique un peu noirs, et si poétiques petits ramoneurs. Tout jeune, il était entré, comme professeur de dessin, aux Jésuites de Sarlat (1873-1878). C'était malheureusement à une époque déjà fort troublée, où la célèbre Compagnie allait bientôt partir de là, sauf à revenir plus tard, selon une habitude plus que séculaire. Mais M. Bertoletti n'avait pas le temps d'attendre le retour. Au surplus, comme pour l'armée de la Loire en 1870, où, d'une armée vaincue et partagée, on proclama que, au lieu d'une, on en aurait deux, de même il put espérer qu'un jour il y aurait deux collèges au lieu d'un, dans notre grand diocèse. Immédiatement, il s'offrit à ce Saint-Joseph de Périgueux, qui n'exista pas encore, mais qui allait naître. Il est vraisemblable que Saint-Joseph de Sarlat, en perdant la vie pour un temps, perdait un maître excellent, et éminent dans son honorable spécialité, qui, sans l'accident, lui aurait consacré toute son existence, comme si bien il l'a fait dans notre collège. De ce court passage en Sarladais, toutefois, il rapportait plus qu'un souvenir. Il s'était

marié dans le voisinage, y ayant rencontré une compagne, pour lui vraiment idéale, aimant comme lui cette vie d'ombre et de labeur, la vie de devoir envers Dieu comme envers les hommes, la vie de foyer, un foyer qu'elle peupla, qu'elle servit et qu'elle chérira uniquement : une modeste maison, une aisance étroite, mais où rien ne manqua, grâce aux deux jeunes époux — 20 ans et 16 ans — avec ce seul espoir, qui s'est si parfaitement accompli, qu'ils y élèveraient de nombreux enfants, et qui leur feraien honneur.

Entre temps, M. Bertoletti avait voulu faire son service dans l'armée française, en une formule abrégée conforme à la loi de l'époque. Il le fit, comme il faisait toutes choses, impeccablement. Ce beau geste, après diverses périodes exigées, fut couronné par le titre d'officier interprète de réserve. Il reçut ses lettres de naturalisation le 19 août 1891. Un bon Français, en vérité, qui conservait — et c'était bien légitime — un culte d'amour et d'admiration pour son pays d'origine, réalisant ainsi, à sa manière, le beau vers du poète :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

C'est la France, néanmoins, qui, désormais, passera première.

Le voilà donc, pour toute sa vie, professeur de dessin à Saint-Joseph. Il avait les meilleures qualités du métier : la connaissance approfondie de son art, la clarté, ou, pour mieux dire, la netteté des idées, qui est, paraît-il, « le vernis des maîtres », le don de faire entrer les choses les plus délicates dans l'esprit des enfants, la patience toujours nécessaire avec cette « engeance », comme parle La Fontaine, qui n'aurait pas été, lui, un bon précepteur, et enfin ces perpétuels recommencements, que postule la virtuosité du piano, à ce qu'on raconte, et qui ne sont pas moins indispensables à d'autres sciences ou d'autres arts. Il fut un compétent tout à fait remarquable, préférant la forme à la couleur sans dédaigner l'harmonie des tons, apprenant en maître la perspective, respectant les dispositions naturelles de chacun, les dirigeant chacun vers la carrière de son choix : en somme, un véritable éducateur. Compétent pour le gouvernement et maniement des enfants aussi bien que pour l'enseignement technique qu'il avait à leur inculquer. Car, il faut bien soupçonner que, dans une maison d'éducation, il y a deux espèces d'élèves suivant les cours de dessin : ceux qui en ont le goût inné, pour qui c'est une véritable joie de l'esprit ; et... les autres, ceux qui ne s'inscrivent à ces cours que pour échapper à l'étude accoutumée. M. Bertoletti tirait, des uns et des autres, le meilleur parti possible, arrivant même à y faire de véritables et précieuses conversions. Mille ingéniosités, et servitudes, et applications méritoires, une louable constance d'efforts, un esprit d'ordre et d'exactitude, frappant autant que rare, l'yaidaient

puissamment. Il y réussit à ravir, aimé, apprécié de ses élèves, qui lui conservent, de tous côtés, une profonde et joyeuse reconnaissance. Une preuve de ce que nous avançons, c'est qu'il a duré plus de cinquante ans, sans jamais un à-coup, ni une baisse dans cette estime affectueuse qu'on lui vouait, ni la moindre apparence d'infériorité, de déchéance jamais, jusqu'à la fin, jusqu'à la mort. Sa gloire fut d'avoir compté, au nombre de ses élèves, un Lucien de Maleville et un Sem, qui reconnaissaient lui bien devoir quelque chose pour être partis entre ses mains.

Ses rapports avec la direction et tout le corps professoral étaient tout ce qu'il y a de plus excellent. Cela tenait surtout à une nature justement excellente, faite de politesse simple mais prenante, parce qu'on la devinait sincère ; de délicatesse exquise, attentive et attentionnée en toutes circonstances, à l'égard des personnes et des choses ; de discréption intelligente, sans rien de trop, sans rien de manque ; ne s'imposant nulle part, présent partout où il était convenable qu'il fût. C'était un tempérament réservé, mais affable, aimable, serviable : toute une série de vertus qui, sans contrainte et sans bruit, dans une sorte d'effacement volontaire, étaient devenues en lui une seconde nature. Sa vie au milieu de prêtres, comme elle s'écoulait paisiblement, était tout ce qu'il y a de plus naturel au monde, à cause, évidemment, de cette nature si avenante et si bonne, mais aussi à cause de sa foi profonde, de sa religion éclairée, de ses pratiques religieuses très spontanées et régulières. Ses qualités humaines et ses qualités surnaturelles combinèrent en lui un doux mélange, qui le mettait de plain-pied avec des ecclésiastiques : il n'y était ni gênant ni gêné, toujours agréablement accueilli de tous. Un latin, avons-nous dit, un vrai latin, avec tous ces dons de mesure et d'équilibre, de bon sens et de jugement sûr, ne doutant pas de tout, mais se doutant de la réserve qu'il faut porter à beaucoup de choses, regardant droit devant soi, mais se retournant quelquefois.

Il est à noter que, dans une communauté comme celle à laquelle il appartenait, il ne répugnait point à rendre maints bons offices courants. Faisait-on appel à son talent pour dresser un plan de l'Institution détaillé à fin de défense plus qu'utile, pour bâtir une crèche de Noël, pour disposer le Reposoir du Jeudi-saint, pour créer, et ensuite rafraîchir, les décors du théâtre, pour décorer le Monument des Morts de la guerre ; ou encore à son dévouement pour prendre sa part des comptes de fin de trimestres et de fin d'année, il s'y prêtait toujours avec la meilleure bonne grâce. Une de ces natures, en vérité, sur lesquelles on aurait l'impression que le péché originel a moins appuyé.

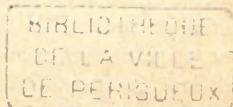
La situation de M. Bertoletti au collège Saint-Joseph le mit naturellement en relations avec le dehors. Le dehors eut rapidement fait de le

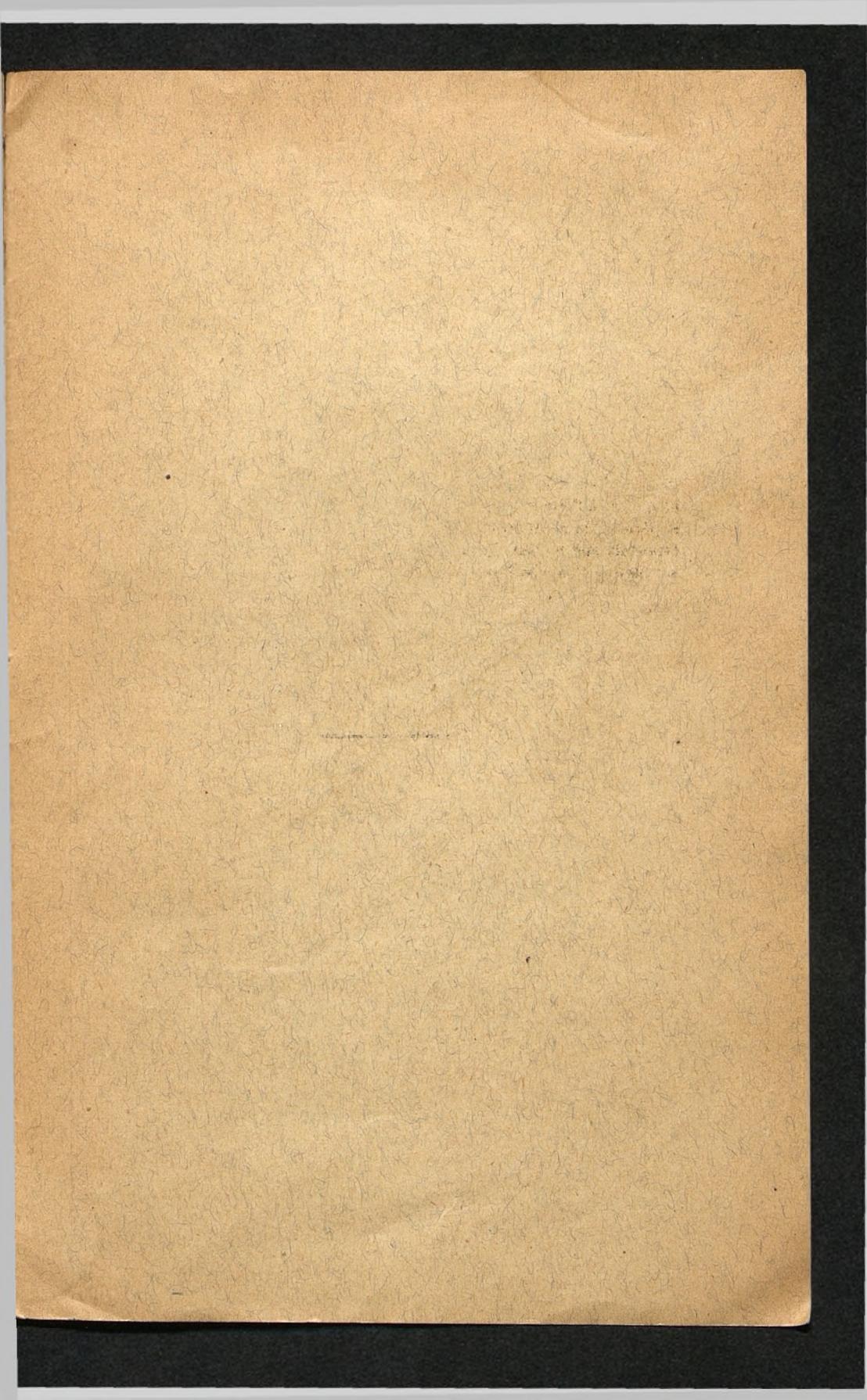
connaître, de l'apprécier, de vouloir l'utiliser. Il se fonda, vers ce temps-là, diverses associations artistiques, sociales, religieuses, il en fut ; il en devint la cheville ouvrière, quand, sous le couvert de sa modestie, il n'en eut pas, sans en avoir l'air, l'initiative, telles la Conférence de Saint-Vincent de Paul, la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, la Coopérative d'alimentation de notre ville : ces deux dernières, dont il fut l'âme en réalité, et qui se préparent à fêter leur cinquantenaire, l'eurent toujours pour Secrétaire général. On sait ce que sont ces secrétaires désintéressés, qui ne paraissent qu'au travail, laissant aux autres tous les honneurs et distinctions, et s'élevant, au plus, d'ordinaire, comme lui, jusqu'à la rosette de l'Instruction publique : ils vivent dans la pénombre d'un labeur constant et ingrat ; mais c'est par eux que vivent ces œuvres, lesquelles servent ou illustrent une ville.

On a rappelé éloquemment, au jour de ses obsèques, tous les mérites admirables de M. Bertoletti à cet égard. De là sortirent différents travaux qui lui font le plus grand honneur. C'est lui qui fut, pendant de longues années, le véritable et habile organisateur de ces expositions de peinture, où il trouva la seule récompense qu'il ambitionnât, un succès triomphant. C'est lui qui, sous le pseudonyme de Bathylle, de main de maître, en brochures ou en articles dans les journaux locaux, en fit connaître la valeur. Correspondant-rédacteur d'une feuille parisienne, *Le journal des Beaux-Arts*, il fit paraître encore, dans le *Bulletin des Sociétés savantes*, des recherches très érudites et des études très fouillées sur certains monuments du Périgord, par exemple, l'Eglise de la Cité et son autel monumental en bois sculpté. Notre Musée du Périgord, comme mise au point, lui doit immensément. Ce Musée s'enorgueillit d'une grande peinture murale qui, avec son portrait peint par son fils, est son souvenir à cette maison, qu'il aimait d'amour. Ce portrait de M. Bertoletti est une des meilleures pages de Bernard Bertoletti, comme Bernard Bertoletti est assurément l'œuvre la meilleure d'Albert Bertoletti, qui avait le droit d'être fier d'un tel fils. M. Bertoletti laisse encore une belle traduction du superbe ouvrage illustré de Venturi sur la *Madone*, interprétée par les maîtres italiens.

Tel est l'homme éminemment sympathique qui vient de s'éteindre en sa 82^e année. Dans ce latin que nous évoquions tout à l'heure, se fondirent admirablement l'italien, le français, le périgourdin : de ces trois éléments il fit une jolie synthèse, composée à la fois de finesse, de mesure, de bonhomie. Il fut une utilité sociale en même temps qu'un aimable artiste, parce qu'il était profondément chrétien et qu'il avait emporté dans son esprit et dans son cœur l'azur avec toutes les beautés, toutes les poésies, toutes les richesses du ciel d'Italie. Il aurait été de ces bâtisseurs de cathédrales au moyen âge, nés pour faire des merveilles et qui, leur journée finie, partaient sans laisser un nom.

Ses obsèques ont été célébrées, le lundi 8 avril, dans l'église de Saint-Georges sa paroisse. L'assistance fut modeste ; et cela ressemblait mieux à sa vie, une de ces vies qui passent sans crier. Une délégation du collège, conduite par M. le Supérieur et leur professeur, ainsi qu'un bon nombre d'anciens élèves avec à leur tête leur Président, y furent remarqués. Qu'il n'y eût pas foule, quoi d'étonnant ? On ne se prolonge pas impunément dans l'existence : beaucoup de ses amis, de ceux avec qui il avait tant travaillé, ses contemporains et des plus jeunes aussi, tels le marquis de Fayolle et le baron de Nervaux — des noms chers à Saint-Joseph — l'avaient devancé et quitté sur le chemin. On peut dire, au reste, que, depuis plus de quatre ans, il n'existe plus. L'élite fidèle qui était là suivit pieusement ses restes mortels, jusqu'à leur déposition dans l'humble caveau où l'attendaient quelques-uns des siens. On sentait et se disait tout bas que sa belle âme était ailleurs. Les dernières prières furent prononcées par l'ancien supérieur de Saint-Joseph ; et l'on se sépara dans une émotion qui se reportait sur le bon vieux collège, dont les premiers et les meilleurs serviteurs s'en vont, peu à peu, se rejoindre à l'éternel rendez-vous.





P
1